



Sœur Emmanuelle
CONFESSIONS
D'UNE RELIGIEUSE

Flammarion

Extrait de la publication

Confessions d'une religieuse

Du même auteur

Chiffonnière avec les chiffonniers, Les Éditions ouvrières, 1977.

La Foi des chiffonniers, Le Livre ouvert, Mesnil-Saint-Loup, 1988.

Le Paradis, c'est les autres, entretiens avec Marlène Tuininga,
Flammarion, 1995.

Jésus tel que je le connais, en collaboration avec Marlène Tuininga,
Desclée de Brouwer-Flammarion, 1996.

Yalla, en avant les jeunes !, en collaboration avec Françoise Huart,
Calmann-Lévy, 1997.

Richesse de la pauvreté, en collaboration avec Philippe Asso,
Flammarion, 2001.

Vivre, à quoi ça sert ?, en collaboration avec Philippe Asso,
Flammarion, 2004.

Voir aussi Bibliographie : Annexes, p. 383.

Sœur Emmanuelle

Confessions
d'une religieuse

Postface de Philippe Asso

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2008.
ISBN : 978-2-0821-2519-2

*L'Amour,
plus fort que la Mort.*

Ouverture

En ce soir de Noël 1989, au Caire, je me sens proche de l'enfant qui naît dans une étable car il m'est donné de partager la vie des chiffonniers au bidonville. Avant d'aller chanter dans la joie la messe de minuit – « Gloire à Dieu et paix aux hommes ! » –, j'entreprends d'écrire les premières lignes de ces *Confessions*. Ai-je la prétention de m'unir au cantique des anges par quelque sublime harmonie ? Certes non ! je vais au contraire tenter de retracer les années mortes, avec leurs rires et leurs pleurs, leurs haines et leurs amours, leurs grandeurs et leurs bassesses. Il me faudra descendre jusqu'à cette vase inconsistante que recèle tout cœur d'homme... au risque de ternir l'image idéale que fabriquent de moi les médias, au risque aussi peut-être de choquer certains lecteurs. Je m'en excuse par avance : la vérité ne comporte-t-elle pas une certaine crudité ? Ces pages ne se veulent donc pas édifiantes, mais authentiques.

Le premier objectif de ce livre est tout simplement de « confesser » la vérité. Or, l'homme dans sa nature est un être nu. C'est le péché qui l'oblige à mettre des feuilles. Nue, je suis sortie du sein de ma mère, et nue je me présente enfin. À quoi cette « dénudation » pourra-t-elle servir ?... À quelque « recherche du temps perdu » ? Non. À atteindre

ce point focal où converge l'humanité : en voyant revivre les larmes d'une enfant, les émois d'une adolescente, les luttes d'une femme, ses tentatives pour adoucir la souffrance humaine, le lecteur pourra rejoindre son propre cœur et s'écrier : « C'est elle, et c'est moi ! »

Je voudrais, au-delà de l'aventure que fut ma vie, retrouver l'étrange histoire d'amour entre un être en perpétuel bouillonnement, avide de « nourritures terrestres », et ce Christ humain et divin dont la naissance est fêtée cette nuit. Ce livre relatera comment je l'ai rencontré dans tant de visages humains, de traits d'enfants et de faces ensanglantées. Précisons : quand est dite la vérité nue sur l'homme, Dieu apparaît toujours en filigrane. Je veux ici, une dernière fois, confesser la foi en l'homme et la foi en Dieu qui ont soulevé toute ma vie.

Noël : derrière la crèche, se profile déjà la croix... la douleur n'est jamais loin de l'enfant qui naît. À l'heure où ces lignes seront publiées, j'aurai trouvé en Dieu une nouvelle naissance.

Je le crois : du creuset de la mort, jaillit la résurrection.

LIVRE I

COMBAT VERS UN PLUS
GRAND AMOUR

1914-1970

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent.

Victor Hugo

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE

1914-1931

Drame de la mer

LE DRAME le plus terrible de ma vie, je l'affrontai vers mes six ans. C'était en 1914. Mes parents avaient loué à Mariakerke, sur la côte belge, une villa pour les vacances. La guerre venait d'éclater. Mon père, officier français de réserve, était allé prendre des ordres. On lui avait répondu d'attendre l'appel de sa division.

Dimanche 6 septembre au matin, nous quittons la villa. Ma mère part pour la messe, mon père nous emmène à la plage, ma sœur aînée Marie-Lou, mon petit frère Julot et moi Madeleine, avec Mlle Lucie, notre gouvernante. La scène restera gravée en moi jusqu'à la mort. Mon père nous tient en riant au-dessus des vagues, puis nous lui donnons la main pour danser au milieu des flots et courir avec lui sur le sable. Il embrasse nos visages dégoulinants et nous confie à Mlle Lucie avant de s'élancer au large. Une dame s'approche : « Appelez votre papa, mes enfants, il va trop loin, la mer est mauvaise et le maître nageur est parti au régiment. » La tête de Papa, là-bas, apparaît au loin. Julot et moi, nous jouons dans le sable.

Soudain, les gens s'attroupent, une voix retentit à mes

oreilles. Je l'entends encore : « Pauvres petits, leur père s'est noyé. » Je crie de toutes mes forces : « Papa ! Papa ! » Mais la tête, là-bas, a disparu. Je pressens l'irruption d'une terrible inconnue, la mort. Mlle Lucie nous emmène précipitamment, Marie-Lou et moi, convulsées de larmes. Le petit Julot ne soupçonne rien.

Nous rentrons à la villa ; la porte s'ouvre, ma mère me trouve en sanglots :

« Qu'est-ce qui se passe, tu t'es encore disputée ! Avec qui ? »

– Non, Papa s'est noyé ! »

Comment oublier son regard vers la gouvernante qui bredouille, son visage soudain livide, son corps qui chancelle et s'appuie au mur, l'*Ave Maria* murmuré dans un souffle, sa fuite vers les flots ?

Quelques jours plus tard, la Manche vomissait le corps de mon père, bientôt métamorphosé en « ce qui n'a plus de nom en aucune langue ». Pas encore six ans, c'est fragile pour un rendez-vous avec la mort : quand quelque chose est cassé dans l'enfance, un certain optimisme dans la conception du monde risque de sombrer en même temps.

Nous étions une famille heureuse, mon père et ma mère s'aimaient tendrement. La joie de ma mère, jeune et rieuse, animait la maison. Le soir, elle se mettait au piano et nous chantait quelque romance. Je me cachais entre les jambes de mon père, blottie sous son ample robe de chambre grise. Dans la chaleur si douce à un corps d'enfant, je me sentais en sécurité. En un éclair, la mer venait d'engloutir ce bonheur d'enfant.

Un sentiment d'insécurité foncière du vivant, de fugacité du bonheur dont nous ne sommes jamais les maîtres, a marqué la trame de mon existence. Son origine date sans

doute de ce 6 septembre 1914. Le plaisir m'a toujours paru éphémère. Plus j'en guettais l'instant avec fièvre, plus, une fois le charme envolé, la déception surgissait. De la belle écume si tentante, il ne restait plus dans ma main qu'un peu d'eau amère !

Dans ce vide qui s'est creusé de plus en plus profond en mon cœur, s'est lentement installée une attente, un mouvement vers l'au-delà des choses, souvent interrompu par une fascination nouvelle. Mais, tel un pendule oscillant entre deux pôles, le vide se recréait sitôt le plaisir envolé.

Pour l'heure, en ce tragique automne de guerre, ma mère est seule sur la côte belge, avec trois enfants et sa vieille mère. L'armée allemande avance, la frontière française est bloquée. Où fuir ? Partout c'est la panique. La jeune femme, naguère insouciant et rieuse, doit désormais faire face. Elle dépose le corps de son époux dans une tombe provisoire et nous embarque sur le dernier bateau en partance pour l'Angleterre. Mais la mer n'a pas fini de la torturer : des mines, annonce le capitaine, roulent dans les vagues... Et si elle se noyait comme mon père ? Et si les petits échappaient, seuls, à la mort ? Je la vois broder fiévreusement sur nos habits le nom et l'adresse à Paris de notre grand-mère paternelle Cinquin. Je comprends vaguement que quelque chose de terrible peut encore nous arriver... Après Papa, Maman ? Le bateau ne saute pas, la côte anglaise est là. Sauvés !

À Londres, nous retrouvons un représentant de notre fabrique de lingerie chez qui des pièces ont été stockées. Ma mère – qui, à Bruxelles déjà, secondait mon père dans son affaire d'exportation – prend rapidement les choses en main. C'est une maîtresse femme, « une femme comme il n'y a pas d'hommes », selon une expression qui flatte mon esprit féministe...

Ce qui caractérisait ma mère, c'était son sens du devoir. Là-dessus, elle ne transigeait jamais. Le sens du devoir, elle me l'a inculqué, même si parfois, je dois l'avouer, je déserte. Aucune force au monde n'aurait fait reculer son énergie quand était en cause un bien qui touchait le prochain, notamment ses ouvrières. Je sais par expérience que je possède moins sa force que son autoritarisme. Les combats qu'elle avait à soutenir jeune veuve avaient développé sa personnalité : elle n'admettait pas qu'on lui résistât... tout comme moi ! Mais j'ai, en plus, dû affronter des frémissements de révolte que je ne lui ai jamais connus.

Ces impulsions d'opiniâtre rébellion se sont manifestées dès mon enfance. Je nous revois, nous, les trois bambins, jouant dans un de ces verdoyants parcs anglais. Le soir commence à tomber, Mlle Lucie donne l'ordre de partir. Je déclare que je m'amuse bien et que je ne m'en irai pas. Remontrances, insistances, rien n'y fait. Je m'accroche à un arbre et n'en bouge pas. À bout d'arguments, Mlle Lucie enroule la corde à sauter autour de ma taille et tire de toutes ses forces pour me faire avancer. Furieuse, je braille en me débattant. Nous sommes dans le pays de l'*habeas corpus* où, depuis Jean sans Terre, l'individu est sacré : voir une enfant hurlant de tous ses poumons, tirée par une corde, paraît, encore plus qu'ailleurs, horriblement *shocking* ! Les passants s'arrêtent et lancent à la malheureuse gouvernante des anathèmes anglais auxquels elle ne comprend rien, mais le scandale est tel qu'elle se voit obligée de me détacher, et moi, vilaine gosse, je prends l'air de la victime enfin délivrée d'un horrible persécuteur !

Que se cachait-il derrière ces rébellions, sinon le secret d'une blessure qui n'arrivait pas à cicatriser ? Je ne parlais jamais de mon père, mais je ressentais le vide de son absence

comme un trou dans mon cœur. Il me semblait que, s'il avait été là, tous mes désirs auraient été satisfaits. Je passais ainsi de la révolte aux larmes : rien ni personne n'arrivait à me calmer.

Mais un jour, Bonne-maman maternelle eut une de ces inspirations comme en ont les grand-mères. Nous passions devant une vitrine de jouets. Je m'arrête, médusée, devant une ravissante poupée anglaise. Bonne-maman de me dire : « Si tu ne pleures pas durant un mois, elle est à toi ! » L'énergie qu'un enfant peut déployer quand il est motivé est incroyable : la poupée me tendait les bras. Délicieuse Bonne-maman, tu as suscité les premiers efforts de ma vie et tu m'as fait comprendre que la lutte obtient le trophée. Cette poupée n'était pas en effet un cadeau ordinaire, elle représentait ma première victoire sur moi-même : en la serrant sur mon cœur, j'étais fière de moi. Je commençais confusément à comprendre que je venais de faire un des premiers bonds propres à l'espèce humaine. J'avais pu faire jaillir, au-delà de mes sautes d'humeur, l'énergie de mon être. Cet épisode annonçait les batailles futures...

N° d'édition : L.01EHBNU2519N001
Dépôt légal : octobre 2008

Sœur Emmanuelle

CONFESSIONS D'UNE RELIGIEUSE

«À l'heure où ces lignes seront publiées, j'aurai trouvé en Dieu une nouvelle naissance.»

Pendant près de vingt ans, sœur Emmanuelle a rédigé ces *Confessions d'une religieuse*. Ce livre est ainsi le premier et le dernier qu'elle ait écrit.

Le premier, car elle l'a débuté avant tous les autres, alors même qu'elle était encore en Égypte. Elle y est revenue cent fois ensuite, jusque dans les derniers mois de son existence, pour le reprendre, le corriger, l'enrichir.

Le dernier, parce qu'elle l'a voulu posthume, afin de confier ici des choses qu'elle n'avait jamais dites auparavant – par pudeur naturellement, mais aussi par souci de rester libre.

Quelle en est la signification ? Celle d'une quête de vérité.

Sœur Emmanuelle a souhaité comprendre le cheminement de sa vie au travers des choix qu'elle a faits, des êtres qu'elle a rencontrés, de sa relation à un Dieu dont elle a passionnément aimé la pauvreté et la vulnérabilité. Elle a voulu retrouver, selon son expression fétiche, la « nudité » de l'être qu'elle a été, dans ses attentes, ses échecs et ses luttes.

«Quand est dite la vérité nue sur l'homme, Dieu apparaît toujours en filigrane. Je veux ici, une dernière fois, confesser la foi en l'homme et la foi en Dieu qui ont soulevé toute ma vie.

Je le crois : du creuset de la mort, jaillit la résurrection.»

Les droits d'auteur de cet ouvrage sont versés à Asmae-Association Sœur Emmanuelle chargée de poursuivre son œuvre humanitaire en France et dans les pays du Sud.

Prix France : 20 €
ISBN : 978-2-0821-2519-2



Flammarion

Portrait de sœur Emmanuelle
© Photo : P. Swirc/Corbis Outline
Graphisme : Atelier Michel Bouvet.